THÉATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT. 1212



LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ

OU



S 8

la Prise de Toulon
fait hér. en 1. acte
par Beaudefaiselle
an 2.

LA PRISE DE TOULON.

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT.

Je fais hommage de cette Piéce aux Théâtres de la République.

Exposé de la scélératesse des Toulonnais et de leurs complices ; lâcheté et perfidie des Anglais et des Espagnols ; prodiges de valeur, et grandeur d'ame des Soldats républicains ; énergie, courage, intrépidité des Représentans du Peuple ; respect et obéissance pour la Représentation nationale :

Voilà le fond et l'esprit de cet Ouvrage.

Signé CORIANDE MITTIÉ fils.

LA PRISE DE TOULON,

FAIT HÉROIQUE,

EN UN ACTE, EN PROSE,

MÊLÉ DE VAUDEVILLES;

PAR LES CITOYENS BIZET ET FACIOLLE.

Reçu au Théâtre de la Cité. Promis au Public par l'affiche, & ritiré sans l'aveu des Auteurs.



A PARIS,

Chez MARADAN, Libraire, rue du Cimetière Saint-André, No. 9.

An deuxième de la République Françoise.

BIBLIOTECA NACIONAL
DE LA REPÚBLICA ARGENTINA

AUX SANS-CULOTTES DE L'ARMÉE DE TOULON.

Observations préliminaires du Citoyen Faciolle, un des Auteurs.

Le crime avoit vendu Toulon à la tyrannie. Le courage venoit de le conquérir à la liberté. La nouvelle de la victoire arrive, je l'apprends, et le soir même, je projète de mettre sur la scène ce fait héroïque. Bizet, mon ami, s'unit à moi: nous écrivons. Vingt-quatre heures après la publication du triomphe de la républiqué, l'ouvrage est fini; Bizet le porte au théâtre de la Cité, il est lu au comité, il est reçu, on va le jouer sous peu de jours, assure Saint-Edme, *factotum*, à ce qu'il paroît, de cette administration. Le lendemain de la réception, le citoyen Lenoir, oncle, paroît désirer que l'ouvrage soit fondu avec un autre sur le même sujet. Bizet écrit, en démontre l'impossibilité; Saint-Edme en convient, *et promet, sur son honneur*, devant les citoyens Saint-Clair et Dumaniant, les citoyennes Clérícourt et Colbert, que la pièce sera jouée incessamment.

Je suis sans prétentions, moi, et j'avoue qu'il est possible que l'ouvrage respire le civisme, plutôt qu'il ne brille de talent; mais enfin, il étoit reçu; et s'il eût été refusé au théâtre de la Cité, un autre l'eût accepté et eût compté pour quelque chose la prestesse de la composition. J'attendois donc l'effet des solemnelles promesses de Saint-Edme, que j'avois la bonhomie républicaine,

de regarder comme un engagement irrévocable. Cependant quoiqu'annoncée par les affiches, la pièce est long-tems sans se jouer, et enfin l'annonce se supprime. Revenant de mes travaux, (car je suis un franc sans-culotte, qui n'ai pas le tems de fêter, de carresser les directeurs-généraux des théâtres); je jette les yeux sur l'affiche, et je vois que ma pièce, ou plutôt notre pièce est mise de côté. J'entre chez Bizet, je lui déduis le fait; il l'ignoroit, et pourtant me rassure, en me rappelant la parole d'honneur de Saint-Edme. Moins confiant, je suis moins tranquille. J'avois, d'ailleurs, aspiré aux honneurs de l'impression, pour pouvoir être lu par vous, mes braves camarades. Un imprimeur avoit traité avec moi, comptant que la pièce seroit jouée, il falloit savoir à quoi s'en tenir. J'engage Bizet à écrire; et sur ma prière, un billet dépêché à Saint-Edme lui demande des éclaircissemens. Trois jours s'écoulent, et Monsieur le directeur-général, occupé des détails immenses de ses coulisses, n'a pas le tems de répondre. Impatient de connoître sa prose, comme un volontaire l'est de combattre, j'engage Bizet à écrire un second billet, il cède, il écrit, et le lendemain nous recevons la réponse que je vais transcrire exactement.

LETTRE DU CITOYEN SAINT-EDME.

Je n'ignorois pas, citoyen, que vous m'aviez déjà fait remettre une lettre.

RÉFLEXIONS.

Apparemment le directeur-général, attendu ses grandes affaires théâtrales, ou son service militaire, comme aide-de-camp du général Henriot, ignore quelquefois qu'on lui fait remettre des lettres; autant en eût dit *jadis* un premier gentilhomme de la chambre.

J'en ai reçu encore une hier soir dans laquelle vous vous plaignez du silence d'un individu *qui va le rompre aujourd'hui, et voici la réponse tant de uos oncle que de lui,* seuls admi nistrateurs.

Le projet du citoyen Lenoir avoit toujours été qu'on réunit les deux ouvrages, c'est-à-dire, celui de Tissot et le vôtre, ce que tous deux vous avez refusé.

En conséquence, il falloit faire faire des décorations pour Tissot. La difficulté des ouvriers, a retardé la besogne et a mis la pièce dans le cas de ne pas être jouée.

En second lieu, le succès de la pièce de la prise de Toulon aux Italiens, et à la rue Feydeau, feroit tort aux deux ouvrages, étant aux cartons de l'administration du théâtre de la Cité, puisqu'en leur accordant le mérite qui leur est dû, ils ne pourroient surpasser les deux premiers ouvrages.

En conséquence, le citoyen Lenoir a décidé que ces deux ouvrages ne pouvoient être joués.

Je doute, je l'avoue, que la réponse ait été approuvée du citoyen Lenoir, oncle, au moins il en eût changé ou corrigé la forme.

Ah! Saint-Edme, un peu de bonne-foi; rappelez-vous que vous avez vous-même reconnu l'impossibilité de la réunion, lorsque vous avez donné votre parole d'honneur que la pièce seroit jouée.

Que ne donniez-vous ma pièce, pour laquelle on avoit les décorations, pendant qu'on travailloit à celles de Tissot, dont l'ouvrage ne devoit, aviez-vous dit, passer qu'après le mien.

Je n'entends pas comment le succès d'un sujet à un théâtre, empêche de le mettre sur un autre. Je croyois le contraire: mais Saint Edme oublie que s'il eût voulu dégager sa parole d'honneur, ayant la pièce 24 heures après la nouvelle, il pouvoit devancer tous les théâtres.

Fort bien. Le citoyen Lenoir décide; le citoyen Saint-Edme exécute; et les humbles écrivains d'une pièce civique, n'apprennent qu'après deux lettres

successives, qu'on a arrêté de violer les engagemens pris avec eux. Est-ce que Monseigneur le Duc de Duras seroit ressuscité? dira peut-être quelqu'un.

Le citoyen Tissot s'est rendu à ces raisons.

A merveille : Tissot se repose sur les lauriers de feu Cadet Roussel, mais moi, qui ne fais pas de tragédies, je tenois beaucoup à ce qu'on chantât mon hymne civique sur la prise de Toulon.

Reste à vous, maintenant, à vous convaincre que les raisons que je vous donne sont fondées.

Voilà ce qu'il y a de plus clair dans la lettre : *reste à vous convaincre.* Oui Saint-Edme, il te reste à convaincre de la bonté de tes raisons, non-seulement Bizet, mais tout homme qui lira ta missive, et tu le sens si bien toi-même, que tu n'oses entreprendre la conviction et que tu bornes là ton apologie.

De plus. Il nous a été présenté un ouvrage de la prise de Toulon, traité dans la gaieté, qui avoit eu le plus grand succès à la Rochelle, ne demandant aucune réponse et que cependant nous avons refusé par la raison que nous ne pouvions jouer votre ouvrage.

De plus est là comme l'*item* de Crispin : mais le reste de la phrase seroit à bon droit revendiqué par Jeannot, à qui sûrement la mémoire du directeur-général en a volé une partie.

Voila citoyen notre avis.

Avis. Le terme est modeste, mais il contraste avec le despotisme de la décision rendue et exécutée sans l'avis, et sans l'aveu des intéressés.

Agréez nos regrets et croyez à la sincérité des sentimens de votre concitoyen.

LENOIR dit SAINT-EDME.

C'est apparemment la signature de l'aide-de-camp, car, au théâtre, on dit qu'il signe comme il y a trois ans, *DE SAINT-EDME.*

Pardon, mes braves camarades, de vous avoir ennuyés de ce fatras. Mais il faut bien que l'imprimeur sache que je ne l'ai pas trompé en lui disant que ma pièce étoit reçue, et que la faute en est à l'administrateur aide-de-camp, qui a décidé, avec son oncle, *seuls administrateurs*, qu'il se joueroit de son engagement. Vous saurez aussi pourquoi je ne puis vous dédier qu'un ouvrage rejeté par l'Apollon et le Mars du théâtre de la Cité, l'oncle et le neveu, tandis que je me flattois de vous offrir une pièce honorée, au moins, de quelques représentations.

Actuellement que vous êtes instruits, je m'en lave les mains; si vous et le public avez la bonté d'adopter la justification de l'aide-de-camp, administrateur, de la trouver aussi bien raisonnée, que bien rendue, vous direz : il a raison. Mais vous ne pourrez pas dire que j'avois tort, moi, pauvre sans-culotte, d'avoir essayé de célébrer vos succès, et d'avoir cru que, quand l'administrateur d'un théâtre promettoit de mettre vos victoires sur la scène, il tenoit sa parole aussi fidèlement que vous, quand vous promettez de les remporter.

PERSONNAGES.

FRÉRON, SALICETTI, } Représentans.

ROBESPIERRE, BEAUVAIS, } *Idem.*

LABORDE, DUGONNEN, } Généraux muets.

DUPUY, VINCENT, GODEFROY, } Patri. restés dans Toulon.

UN GÉNÉRAL Anglois.
DOM GUSMAN, général Espagnol.
LE MARQUIS DE ROQUEBRUNE.
SAINT CHAUMONT.
BELLEVAL.
Un Chef de Bataillon.
PÉRCEVAL, Commandant de Bataillon, muet.
Un Aide-de-Camp Anglois.
Un Soldat François.
Un Soldat Anglois.
Un Commissaire.
La Citoyenne PERCEVAL.
La Citoyenne VINCENT.
Deux Enfans.

LA

LA PRISE DE TOULON,

FAIT HÉROIQUE,

EN UN ACTE, EN PROSE,

MÊLÉ DE VAUDEVILLES.

La scène est dans la place de la ville de Toulon, d'un côté de la scene sera une prison, de l'autre la Maison-Commune, où l'on pourra placer, si on veut, le pavillon blanc ; au fond, il faudra tâcher de présenter des maisons sur lesquelles tomberont des bombes qui les enflammeront à l'instantoù les patriotes rompront les barricades ; il y aura une chaîne tendue dans une rue qui arrive sur la place.

SCENE PREMIÈRE.

VINCENT, DUPUY.

VINCENT.

QUELLE affreuse existence, mon ami, nous traînons dans cette ville exécrable, depuis que la trahison l'a livrée à nos tyrans !

DUPUY.

Il faut, dit on, du courage pour mourir ; moi, je pense qu'il en faut encore plus pour supporter la vie, quand on a sous les yeux le despotisme triomphant, le patriotisme livré à la mort, à l'esclavage ; enfin l'aristocratie élevant son trône sanglant sur les cadavres mutilés des amis de la liberté.

VINCENT.

Mon cœur déchiré partage bien ces sentimens. Crois que si la liberté pouvoit périr en France, je ne lui survivrois pas : j'ai juré de vivre libre ou de mourir, et je n'ai pas fait un vain serment. Quand Rome fut asservie, Caton seul préféra la mort à la honte de subir la loi du tyran. Si la cause de l'égalité avoit le dessous en France, on y verroit des milliers de Catons. Tous ceux qui ne seroient pas morts en défendant la république, s'immoleroient eux-mêmes, plutôt que de voir triompher les despotes : mais la liberté est impérissable ; cette conviction seule a soutenu mon courage ; j'ai pu dissimuler mes vrais sentimens ; je me suis abaissé à feindre pour être encore utile à mon pays.

Air : *Comment goûter quelque repos ?*

J'ai dévoré dans nos revers
Les chagrins qui navroient mon âme,
Quand j'ai vu cette ville infame

A genoux demander des fers:
De quel prix me devient la vie?
Juge quel est notre bonheur?
Nous pouvons au sein du malheur,
Servir encor notre patrie.

DUPUY.

Eh! que pouvons-nous faire pour elle? à quoi lui servent nos bras désarmés? les traîtres seuls ont des armes dans cette ville déshonorée; les autres habitans portent des fers. Les uns jetés dans des cachots, y languissent ou ont péri sous le fer assassin; le reste, comme vous et moi, surveillé, observé par les farouches satellites des Rois, par les soupçonneux tyrans qui nous oppriment, est réduit à la plus désespérante impuissance.

VINCENT.

Ecoute, mon voisin: j'ai hésité jusqu'à ce jour à te confier mon secret: mais enfin tu vas l'apprendre; je ne te fais pas l'injure de douter de ton patriotisme, de ta bonne foi; tu sauras tout: mais si tu abusois de ma confiance, si tu pouvois.....

DUPUY.

Ton soupçon est une injure.

Air: *Ne dites pas notre secret.*

Ami, ta crainte m'humilie;
Mon cœur, fidèle à sa patrie,

Est incapable d'un forfait:
L'ennemi peut, dans sa furie
Mille fois m'arracher la vie,
Et non m'arracher ton secret.

VINCENT.

Eh bien! apprens qu'il est encore quelques patriotes échappés, comme nous, aux fatales listes de proscriptions dressées par ces François qui nous ont trahis, par les exécrables sujets de Louis XVII.

DUPUY.

Je le soupçonnois, mais je n'osois me flatter qu'ils eussent pu se réunir, s'entendre, faire quelque chose d'utile.

VINCENT.

Hélas! ils ont pu bien peu de chose; mais les efforts de notre zèle n'ont pas été tout-à-fait infructueux; si nous n'avons pu sauver nos concitoyens cruellement immolés, nous avons soulagé la captivité de ceux qui sont encore dans les fers.

Air: *La comédie est un miroir.*

Malgré nos tyrans forcénés,
Malgré leur fureur sanguinaire,
Souvent de ces infortunés
Nous adoucissons la misère;
Quand nous pénétrons auprès d'eux,
Nous calmons au moins leurs alarmes;
Ah! de ces frères malheureux
Qu'il est doux d'essuyer les larmes!

DUPUY.

Avec quelle joie, si j'avois été instruit, j'aurois joins mes secours aux vôtres !

VINCENT.

Ce n'est pas tout ; nous avons encore servi les patriotes qui assiègent la ville, en leur faisant parvenir divers avis importans. Nous avons parmi eux, plusieurs de nos citoyens qui, dans les premiers momens de la trahison, ont fui leur patrie, devenue pour eux un objet d'horreur.

DUPUY.

Je le sais; que de fois j'ai envié leur sort ! je me serois trouvé heureux de pouvoir comme eux, embrasant mes propres foyers, écraser sous les toits enflammés des maisons les vils esclaves qui les habitent, et les odieux étrangers auxquels ils les ont ouverts.

VINCENT.

Le moment où ils crouleront sur toutes ces têtes coupables n'est pas éloigné. Des forces imposantes sont ralliées sous les étendarts de la république, et j'ai des avis sûrs, que ce matin même, les patriotes font une attaque décisive.

DUPUY.

Que la foudre frappe ma tête, pourvu qu'elle atteigne et terrasse la tyrannie.

Air : De Paziello. *Vous l'ordonnez.*

O liberté ! soutiens notre espérance !
Daigne guider nos braves défenseurs :
Qu'en expirant je les sache vainqueurs ;
Voilà les vœux que je fais pour la France.

VINCENT.

Ils seront exaucés. Le feu des canons et des mortiers n'a cessé que depuis quelques heures. Sans doute les républicains prennent quelques momens de repos pour développer toutes leurs forces à l'attaque qu'ils méditent. Pour nous, mon ami, qui ne pourrions nous réunir dans la ville sans nous exposer à une mort certaine, nous sommes convenus d'attendre le moment favorable ; si les braves assiégeans approchent des remparts, à un signal convenu, nous irons, par divers chemins, nous joindre à eux ; nous leur aiderons à vaincre et à sauver du massacre les patriotes qui gémissent dans les prisons.

DUPUY.

Puissions nous y réussir, mon cher Vincent ! car je ne doute pas que si l'ennemi est obligé

d'évacuer la ville, il ne laisse, en s'éloignant de nouvelles traces de sa barbarie.

SCENE II.

LES MÊMES, GODEFROY.

GODEFROY (*bas à Vincent*).

J'ai à te parler : suis-moi.

VINCENT.

Tu peux t'expliquer devant Dupuy. Je l'ai rencontré par hasard, promenant, comme moi, ses inquiétudes et ses allarmes ; ce que j'ai appris de lui récemment m'a décidé à m'ouvrir à lui. Il est des nôtres, ainsi tu peux dire ce que tu sais de nouveau.

GODEFROY.

Mon ami, le feu continuel des batteries, la quantité de bombes et de boulets jetés dans cette ville rebelle, ont appris aux troupes étrangères que les patriotes vouloient vaincre ou périr; et les ennemis ont pris, de concert avec les traîtres qui leur ont ouvert le port et la ville, des résolutions désespérées.

DUPUY.

Que veulent-ils faire?

GODEFROY.

J'ai su, par une intelligence que je me suis ménagée dans leurs conseils secrets, le parti qu'ils ont arrêté dans le cas où les troupes de la république paroîtroient avoir l'avantage.

VINCENT.

C'est sans doute quelqu'atrocité que leur aura suggérée leur fureur.

GODEFROY.

On ne sauroit attendre autre chose de ces monstres. Ils ont décidé d'abord, que les bâtimens étrangers qui sont en rade, donneroient retraite aux aristocrates, aux émigrés, et que les prisonniers, les habitans soupçonnés d'aimer la république, seront chargés de fers, emmenés en ôtage avec leurs femmes, leurs enfans, et égorgés à la moindre résistance. Dès ce matin, dit-on, on doit arrêter encore ceux dont on se défie le plus.

DUPUY.

Quelle horreur ! Mais ce sera du moins la dernière. Tyrans ! si je meurs votre victime, je serai consolé en pensant que mon sang fera fleurir l'arbre de la liberté, que des mains victorieuses et

patriotes replanteront dans peu, sur ces bords. Si vous voulez me traîner sur une terre étrangère, eh bien ! je sais mourir.

GODEFROY.

Mon ami, un homme libre fait plus ; il souffre la vie, il brave les despotes. Chargé de chaînes, son regard fait encore baisser les yeux à leurs soldats ; il leur apprend qu'un vrai républicain peut honorer les fers dont la trahison a chargé ses mains.

SCENE III.

LES MÊMES, LA Cne. VINCENT.

LA CITOYENNE VINCENT.

Ah ! mon ami, j'allois te chercher. Sauve-toi ; des soldats sortent de chez-nous pour t'arrêter. Ils te poursuivent : dérobe-toi à leurs fureurs ; mets à l'abri de leurs coups ce que j'ai de plus cher au monde.

Air : *Vaudeville d'Arlequin afficheur.*

Conserve-toi pour tes enfans,
Conserve-toi pour la patrie ;
Fuis, puisqu'il en est encore tems
Fuis leur détestable furie :
Conserve, dans notre malheur,

(Tous nos cœurs t'en font la prière),
A ton pays, un défenseur,
A tes enfans, un père.

DUPUY.

Viens, je t'offre un asyle où tu pourras te déterminer sur le parti que tu dois prendre.

GODEFROY.

Ne reste pas ici plus long-tems : il pourroit venir quelqu'un. Le jour va paroître ; on se défie toujours de ceux qu'on opprime ; et si un de ces étrangers nous voyoit réunis, nous serions tous perdus.

VINCENT.

Je cède à vos instances, mes amis ; je vais chez Dupuy ; toi, Godefroy, reste avec ma malheureuse femme ; tu auras dans peu, de mes nouvelles. Si les patriotes attaquent la ville avec succès, et que je sois libre encore, nos amis me verront au signal convenu me joindre à mes frères, et vaincre ou mourir avec eux.

SCENE IV.

LA FEMME VINCENT, GODEFROY.

LA CITOYENNE VINCENT.

Que le Ciel protège aujourd'hui les amis de la liberté et de la vertu ! Si mon mari doit perdre la vie, que ce soit en combattant contre les traîtres qui voudroient l'immoler, désarmé et sans secours. Si je lui avois tout dit, il n'auroit pu se résoudre à fuir.

GODEFROY.

Que lui avez-vous donc caché ?

LA CITOYENNE VINCENT.

Ce sont des menaces qui ne regardent que moi, je les brave. On m'a annoncé que si, sous deux heures, il ne se trouvoit pas, mes enfans et moi serions arrêtés à sa place.

GODEFROY.

Ils ne respectent rien; l'innocence et la foiblesse sont les victimes qu'ils aiment à s'immoler. Mais voici quelques uns des ces odieux étrangers, fuyons.

SCENE V.

UN GÉNÉRAL ANGLOIS, UN AIDE-DE-CAMP.

LE GÉNÉRAL.

Hé bien, Monsieur, avez-vous porté mes derniers ordres à la grande redoute ; tout est-il prêt pour la défense ?

L'AIDE-DE-CAMP.

Oui, Milord, j'ai exécuté tout ce que vous m'avez prescrit ; mais je ne puis vous dissimuler que le découragement des troupes est extrême ; on a murmuré assez haut.

LE GÉNÉRAL.

Peu m'importe, pourvu qu'ils combattent, qu'ils obéissent. C'est aujourd'hui que nous avons besoin de toutes nos forces ; il paroît que l'affaire sera chaude.

L'AIDE-DE-CAMP.

Avez-vous vu le général Espagnol et celui de Sardaigne ?

LE GÉNÉRAL.

Leur prévoyante sagesse dispose les moyens de retraite : ils songent beaucoup plus à évacuer qu'à combattre ; et en cela ils imitent tous les émigrés François. On vient de tenir un conseil, où on a pris des résolutions qui annoncent plus de prudence que d'espoir, plus de précautions que de courage. Si les patriotes triomphent, si nous nous retirous, je ne sais comment nous serons reçus à Londres.

L'AIDE-DE-CAMP.

Il est vraisemblable que le peuple Anglois se lassera d'apprendre des revers. Il ne veut pas la guerre, lui ; et le ministre qui la fait malgré lui, ne travaille pas à la lui faire aimer.

LE GÉNÉRAL.

Je voudrois que Pitt vînt une fois au moins diriger les belles opérations qu'il arrête dans son cabinet ; je voudrois sur-tout le voir ici aujourd'hui.

SCENE VI.

LES MÊMES, DOM GUSMAN, LE COMTE DE CASTRO, LE MARQUIS DE ROQUEBRUNE.

LE GÉNÉRAL.

Vous voilà déjà de retour du port, Messieurs, y prépare-t-on nos vaisseaux ?

DON GUSMAN.

Tout est en mouvement sur l'escadre : elle sera prête à appareiller sous peu d'heures.

LE MARQUIS.

Oui, pourvu que le vent permette de mettre à la voile.

LE GÉNÉRAL.

Hé ! Messieurs, nous n'aurons peut-être pas besoin du vent; nous ne sommes pas encore battus.

LE MARQUIS.

Milord, ce malheur est possible ; et la prévoyance.....

LE GÉNÉRAL.

Il est bien tems, Monsieur, d'en avoir aujourd'hui. Ce langage dans votre bouche me semble étrange. Il falloit prévoir les événemens, au lieu de nous bercer d'espérances dont aucunes ne se sont réalisées. Mais en ce moment, le devoir d'un officier, d'un homme comme vous, c'est d'affronter le péril avec ceux qu'il y a exposés.

LE MARQUIS.

Mais, général, ce n'est pas notre faute à nous: nous comptions sur des intelligences dans l'intérieur. Nous croyions que les François étoient tels qu'au tems de la monarchie : pas du tout; ces gens-là sont inconcevables; ce sont des enragés, qui n'entendent pas ce qu'on veut leur dire, ou qui répondent à coups de canon.

DOM GUSMAN.

Il est vrai que les François sont d'une impétuosité à laquelle rien ne résiste.

LE GÉNÉRAL.

Vous les connoissez à présent. Dieu veuille que nous ne les connoissions pas encore mieux sous peu de tems ! du moins, dites bien à vos maîtres,

comme je ferai savoir au mien, de se défier de tout ce qu'on lui dira de la valeur et de la force des aristocrates François, et de la foiblesse des patriotes.

LE MARQUIS.

Mon général, si nous partons, je puis compter sur une place à votre bord?

LE GÉNÉRAL.

Monsieur le marquis, vous pouvez vous y rendre d'avance, si vous voulez.

LE MARQUIS.

Général, c'est seulement pour vous rappeler votre promesse; j'ai donné les ordres pour faire arrêter les habitans qu'on soupçonne encore de patriotisme : les listes sont faites. Ce seront des ôtages si on évacue la place.

LE GÉNÉRAL.

Votre prudence ne se dément pas. (*on entend le bruit de l'artillerie*) Mais il paroît que l'attaque recommence ; allons, Messieurs, allons soutenir l'effort des ennemis.

LE MARQUIS.

Je veillerai à l'exécution des arrêtés du conseil.

DOM GUSMAN.

DOM GUSMAN.

Monsieur le marquis ne vient pas avec nous à la redoute ?

LE MARQUIS.

Je vous y rejoindrai dans l'instant.

SCENE VII.

LE MARQUIS *seul.*

Qu'irai-je faire à la redoute ? je ne commande pas de troupes, moi ; je suis, depuis la révolution, colonel *ad honores*. D'ailleurs, si on me faisoit prisonnier, ces républicains.....

Air : *De la croisée.*

J'ai fait mes preuves de valeur,
Mais je ne puis en conscience
Exposer à tant de chaleur
Un des jolis hommes de France.
Je sens tout mon cœur frissonner
Quand je songe à ces patriotes ;
On peut tout perdre, et rien gagner
Avec les Sans-Culottes. (*bis*).

D'un autre côté, j'ai vraiment à faire ici ; il faut

s'assurer que les patriotes échappés aux premières recherches ne s'uniront pas aux assiégeans.

SCENE VIII.

LE MARQUIS DE SAINT-CHAUMONT, BELLEVAL.

SAINT-CHAUMONT.

Tout va bien, marquis; on arrête les patriotes à force; ces scélérats-là ne pourront pas s'armer contre nous; et si nous succombons, ils ne jouiront pas du triomphe de leur république.

BELLEVAL.

Je n'ai point oublié sur la liste cette jeune femme qui nous a si maltraités l'autre jour. Son mari est dans l'armée des patriotes, ainsi elle le mérite bien. Sa femme payera pour ses rigueurs et pour le patriotisme de son mari. Tiens, marquis, regarde; la voilà: elle est toujours jolie.

SCENE IX.

LES MÊMES, *une jeune femme nommée* PERCEVAL, SOLDATS ANGLOIS.

(*Les soldats traînent la jeune femme échevelée.*)

UN SOLDAT *la tirant.*

Marche, goddem !

LA CITOYENNE PERCEVAL.

Je vous suis autant que je le puis, mais mes forces..... (*Appercevant les officiers.*) Ah ! Messieurs, c'est un de vous, dit-on, qui a donné ordre de m'arrêter; on m'a arrachée de ma maison, où je vivois en paix.

Air : *Daignez m'épargner le reste.*

Un enfant jeune et sans secours,
Une mère tendre et chérie,
Sans moi vont terminer leurs jours;
Que feront-ils sans leur amie ?
A mon triste sort aujourd'hui
Par pitié daignez me soustraire,
Ou ma mère n'a plus d'appui,
Et mon fils n'a plus de mère.

Du moins, dites moi, quel est mon crime ?

LE MARQUIS.

Comment, quel est votre crime? Vous êtes la femme d'un homme ennemi de sa religion et de son roi, qui combat contre eux. C'est bien assez, je crois. On ne peut rien pour vous. Allez, allez. (*On la mène en prison*); *les trois autres entrent à la Maison Commune.*

SCENE X.

LA C. VINCENT, DEUX ENFANS, UN COMMISSAIRE (*en robe*).

Plusieurs groupes de soldats mènent des prisonnières chacun de leur côté et les maltraitent. On distingue une femme attachée et deux enfans liés par le bras. On la conduit jusqu'à la porte de la prison.

LA CITOYENE.

Air : *Pan, pan, pan.*

Si les François sont vainqueurs,
Redoutez notre furie ;
Si les François sont vainqueurs,
Redoutez nos bras vengeurs :
En ces lieux vos défenseurs
Vous trouveront tous sans vie ;

En quittant ces lieux d'horreur
Nous vous percerons le cœur.

LE COMMISSAIRE.

Vous ne voulez donc pas dire où est votre mari? vous payerez pour lui, je vous en avertis.

LA CITOYENNE VINCENT.

J'ignore où est mon mari, je vous l'ai dit; si je le savois, vous ne l'ignoreriez pas moins.

Air : *Lise chantoit dans la prairie.*

Puissé-je aux dépens de ma vie
Sauver les jours de mon époux !
Mourir pour lui, pour la patrie,
Quel trépas honorable et doux !
A ce prix, la mort devient chère;
Tyrans ! je puis braver vos coups.
Je suis républicaine et mère,
Je saurai (*bis*) mourir et me taire.

LE COMMISSAIRE.

Air : *Charmantes fleurs.*

En ce moment votre tendresse oublie
De vos enfans, hélas ! le triste sort;
Dans votre sein ils ont reçu la vie,
Et vos refus les mènent à la mort.

LA CITOYENNE.

Air : *L'Amour m'a fait la peinture.*

Le ciel doit son assistance
A la foiblesse, au malheur ;
Mes enfans ! la providence
Sera de votre innocence
Le soutien ou le vengeur.

LE COMMISSAIRE.

Vous m'inspirez de la pitié. Je voudrois les sauver, et vous même avec eux. Implorez la protection des officiers de police, des émigrés.

LA CITOYENNE.

Moi ! implorer la protection de ces monstres qui ont trahi leur patrie, dont la haîne poursuit la plus chere moitié de moi-même ; jamais..... jamais. La mort me seroit plus douce qu'une existence que je leur devrois.

LE COMISSAIRE.

Puisque vous êtes inflexible, il faut que j'exécute mes ordres : (*il la fait entrer en prison*).

SCENE XI.

Pendant les dernières scènes on a entendu le bruit du canon. Il redouble : des bombes passent sur la ville; on bat la générale. Les soldats courent, s'assemblent : des femmes éperdues passent avec des enfans, des effets, des malles, etc.

LE MARQUIS DE BELLEVAL, SAINT-CHAUMONT

Sortent de la Maison-Commune.

BELLEVAL.

D'où vient ce vacarme? il y a sans-doute du nouveau; assurons-nous de ce que ce peut être.

LE MARQUIS,

Tu verras que nous sommes battus. Messieurs, prenons nos précautions.

SAINT-CHAUMONT.

Marquis, tu me procureras une place sur un vaisseau, n'est-ce pas?

LE MARQUIS.

Ma foi, mon cher, dans un cas comme celui-ci, chacun pour soi.

SCENE XII.

LES MÊMES, DOM GUSMAN (*l'épée à la main.*)

Les trois François ensemble.

Vous voilà, général, quelles nouvelles ?

DOM GUSMAN.

Affreuses, détestables, horribles, nous sommes vaincus.

Les trois ensemble.

Ah ! mon dieu, courons.

DOM GUSMAN.

Il est inutile, Messieurs, d'aller à la redoute, elle est prise en ce moment; je le parie.

Les trois ensemble.

Oh ! nous allons du côté du port, assurer la retraite.

DOM GUSMAN.

C'est fort sage, Messieurs, mais attendez auparavant les ordres du général, dont je suis chargé; et vous les exécuterez sous peine de rester à terre.

Les trois ensemble.

Oh ! nous obéirons.

DOM GUSMAN.

J'ai envoyé ordre à divers officiers de se rendre ici; en attendant qu'ils arrivent, apprenez ce qui s'est passé. Nous sommes allés à la grande redoute Angloise, qui domine les forts. Il étoit nuit encore. Le bruit de l'artillerie se faisoit seul entendre; l'éclat des bombes éclairoit de tems en tems les colonnes ennemies marchant en silence; bientôt des hymnes à la liberté se sont fait entendre; et après une seule décharge de mousqueterie, les patriotes ont attaqué la redoute à l'arme blanche. Long-tems nous avons résisté à leurs efforts. Mais ces républicains sont plus que des hommes. Guidés par des représentans, tout a plié sous leurs coups, tout a cédé à l'invincible élan de leur intrépide courage. Ils ont forcé le premier retranchement; bientôt sur des monceaux de nos soldats égorgés, ils ont franchi le second. Enfin, leur valeur in-

domptable, la perte de plus de deux mille Anglois, la prise d'un grand nombre d'autres, annonçant qu'il falloit céder la victoire et évacuer la ville, je suis venu faire les préparatifs.

LE MARQUIS.

La retraite est nécessaire.

BELLEVAL.

Ce sont des légions de diables que ces bataillons bleus.

DOM GUSMAN.

Oui, mais ces diables-là ne se chassent pas avec de l'eau-bénite.

SCENE XIII.

Pendant les précédentes scènes, on a toujours vu un grand mouvement sur la place. Des Anglois, des Espagnols et des Sardes se sont rassemblés, des cannoniers ont amené une pièce; les troupes sont des deux côtés, les officiers et une troupe de citoyens se rassemblent en cercle.

LES MÊMES.

(*Les officiers, troupes de peuple, soldats.*)

DOM GUSMAN.

La supériorité des forces ennemies oblige d'évacuer la ville. Vous allez entendre les ordres du général en chef.

(*Il donne le signal, on bat un banc.*)

« Tous les citoyens qui ont prêté serment à » Louis XVII, et qui voudront se rendre au port » seront embarqués sur les vaisseaux des alliés. » Des officiers y conduiront les prisonniers de guerre » ainsi que les rebelles détenus qui serviront » d'ôtages; en cas de résistance, ils seront mis à

» mort. Le feu sera mis aux vaisseaux dégréés et » aux arsenaux ou magasins ».

Un profond silence suit. Les citoyens s'éloignent, les officiers restent, les trois officiers filent doucement.

GUSMAN *continue.*

Vous, Messieurs, barricadez cette rue par laquelle l'ennemi peut venir; unissez-vous aux autres troupes pour favoriser l'embarquement, en retardant la marche du vainqueur. Je vous commanderai.

Les troupes passent sur la scène, les cannoniers chargent leurs pièces et les pointent. D'autres forment une barricade; la générale bat; les bombes tombent, etc. Le général Espagnol commande les manœuvres. Pendant le même tems des soldats viennent à la prison, avec le Commissaire, et des hommes et des femmes attachés deux à deux, du nombre desquels est la jeune Perceval.

SCENE XIV.

On continue de sortir les prisonniers pendant que les cannoniers et les troupes manœuvrent, et qu'avec les chaînes, des facines, etc. on forme la barricade.

LES MÊMES, LE COMMISSAIRE DE POLICE, LA CIT. VINCENT, *troupe de prisonniers.*

LE COMMISSAIRE DE POLICE (*Au moment où la citoyenne Vincent paroît*).

J'éprouve pour vous et vos enfans, un intérêt que je me reproche : mais je ne puis vous sauver.

LA CITOYENNE.

Les inhumains qui nous oppriment sont peut-être plus à plaindre que nous. Tout ce que je vois m'annonce que le règne de la trahison est peut-être prêt à finir.

LE COMMISSAIRE.

Ne vous félicitez pas tant des succès des patriotes, ils pourroient vous être funestes. On vous emmène en ôtage.

LA CITOYENNE.

Si la liberté triomphe, je bénirai mon esclavage; j'espère qu'on ne me séparera pas de ces deux innocentes créatures.

Air: *Du souterrain.*

La tendresse de mes enfans
Adoucira mes maux et ma souffrance !
J'espère que leur innocence
Désarmera jusqu'aux tyrans;
Du moins, ils sècheront la trace
De mes pleurs et de mes soucis;
Il n'est point de maux que n'efface
Un baiser qu'on donne à son fils.

GUSMAN. *Les manœuvres doivent cesser en ce moment; on entend le bruit qui s'approche.*

Il semble que l'ennemi approche. (*Au commissaire de police et aux soldats qui sont avec lui*): laissez le terrein libre, emmenez ces prisonniers; si vous en avez le tems, vous viendrez chercher les autres. (*Les prisonniers partent avec leur escorte. Ils font des gestes de désespoir; les soldats les maltraitent.*)

Le bruit redouble, on entend battre la charge, les cannoniers tiennent la mèche prête. Le général environné d'officiers. Une voix crie: voilà l'ennemi.

Dom Gusman commande les manœuvres; une partie des troupes est derrière la barricade, une autre autour de la pièce de canon. Des Anglois arrivent en désordre : leurs camarades s'ouvrent pour les laisser passer, puis font face aux patriotes qui les poursuivent et tirent sur eux au-dessus de la barricade. On se mêle à l'arme blanche. Pendant ce tems, une autre colonne vient du fond du théâtre, commandée par Fréron. Elle marche en ordre au pas de charge; quand elle est à une certaine hauteur, les canonniers et les troupes qui sont près d'eux, font feu sur elles, ce feu met le désordre dans les rangs.

SCENE XV.

LES MÊMES,

(*Excepté les prisonniers et le Commissaire Fréron*),

FRÉRON, UN CHEF DE BATAILLON,

(*Colonnes de troupes patriotes*).

LE CHEF DE BATAILLON.

Nous sommes trahis : sauve qui peut !

FRÉRON.

Qui a fait entendre cet infame cri de la trahison et de la lâcheté?

Les soldats se débandent, la queue de la colonne arrive jusqu'à la hauteur de ceux qui ont plié, et veut fuir; Fréron les rallie, se donne du mouvement et en ranime quelques-uns.

FRÉRON.

Camarades, braves républicains, on vous trompe; marchons, la victoire est à nous.

LE CHEF DE BATAILLON.

Non, non. Nous sommes vendus (*il met le pistolet sur la poitrine de Fréron*). Qui est tu, toi? un traître qui nous mène à la boucherie.

FRÉRON.

Je suis un représentant du peuple, un François, un homme: tremble, scélérat; camarades, ce traître veut vous entraîner au déshonneur, à la mort. Reconnoissez ma voix et mon cœur, suivez moi, ou si vous fuyez, ce ne sera qu'en passant sur le cadavre sanglant de votre ami, de votre représentant,

représentant qui vouloit vaincre ou mourir avec vous.

Le traître laisse tomber son arme, les soldats se rallient, l'entourent et le frappent en chantant le chœur.

UN SOLDAT.

Camarades, c'est Fréron : un représentant, un patriote ; immolons le traître qui le menaçoit et allons laver notre erreur dans le sang des ennemis.

Fréron se remet à la tête de la colonne, marche sur la pièce de canon, et sur les troupes qui la gardent, s'empare de la pièce, fait prisonniers ceux qui la gardent ; puis va prendre en queue les troupes qui défendoient la barricade ; après une courte mêlée, les ennemis rendent les armes, la barricade est détruite ou franchie. Les ennemis sont faits prisonniers et désarmés ; une colonne françoise ayant à sa tête Salicetti et Robespierre, arrive par la route qui étoit barricadée, Vincent, Dupuy, Godefroy sont avec eux. On bat le pas de charge pendant des manœuvres qui servent à développer les deux colonnes françoises des deux côtés du théâtre ; les prisonniers au centre, Dom Gusman un peu en avant, sans épée et nue-tête ; les colonnes placées, on fait un roulement qui cesse au signal d'un des représentans du peuple.

SCENE XVI.

ROBESPIERRE, SALICETTI, FRÉRON, LABORDE, DUGONIER, VINCENT, DUPUY, GODEFROY, AIDES-DE CAMP, OFFICIERS, DOM GUSMAN.

ROBESPIERRE.

François républicains, vous avez combattu en héros: vous avez triomphé; vous voyez devant vous les satellites des tyrans terrassés, humiliés. Leurs armes, leurs canons, leurs drapeaux vont former des trophées que la main de la patrie reconnoissante élevera à votre gloire. Mais un François croit n'avoir rien fait tant qu'il lui reste à faire. Vous avez encore des ennemis. Les lâches fuyent devant vous. Ils vont chercher un asyle sur les vaisseaux qui les ont vomis dans ces contrées. Il faut les poursuivre.

CHŒUR D'OFFICIERS ET DE SOLDATS.

Marchons, marchons, etc.

SALICETTI.

Les traîtres qui ont livré la ville, se dérobent à notre vengeance, ils veulent s'échapper avec les

perfides étrangers qu'ils avoient appelés. Volons sur leurs traces, atteignons-les; que les canons, les armes que nous leur avons arrachées, se dirigent contr'eux, que la foudre républicaine poursuive l'Anglois terrassé, jusques sur l'élément qu'il a l'insolent orgueil de regarder comme son empire; que les coups redoublés du tonnerre François retentissent jusqu'aux Dardanelles, dans toute l'Italie, que leur éclat jette la terreur dans toutes les ames des despotes, des ennemis de la liberté, et fasse tressaillir d'allégresse les patriotes de toutes les contrées.

CHŒUR D'OFFICIERS ET DE SOLDATS.

Marchons, Marchons, &c.

(*Robespierre paroît donner l'ordre du départ.*)

VINCENT.

Représentans, gardez-vous d'exposer sans précaution votre vie et vos braves bataillons; peut-être des gouffres de feu sont ouverts sous vos pas. Souffrez que mes camarades et moi, allions examiner la route, nous connoissons les lieux où peut exister le danger. (*En ce moment une mine éclate dans un des côtés du théâtre*).

ROBESPIERRE (*aux trois citoyens*).

Citoyens, vous nous avez déjà été utiles, et

cette explosion annonce la sagesse de votre avis. Mais j'irai avec vous assurer le terrein où vont se porter mes braves frères d'armes. Le devoir des représentans du peuple est de braver le danger pour conserver des défenseurs à la république.

FRÉRON, SALICETTI (*ensemble.*)

Nous te suivrons.

ROBESPIERRE.

Non, mes amis, j'irai seul avec Laborde et nos guides. Pendant ce tems, vous donnerez ici quelques ordres pour les prisonniers et la sûreté du poste. (*à Laborde*) Allons, général. (*Il sort avec Laborde, des aides-de-camp et des officiers du génie, Vincent et Dupuy.*)

SCENE XVII.

GODEFROY, FRÉRON, SALICETTI, DUGONIER, AIDES-DE-CAMP, OFFICIERS, SOLDATS, PRISONNIERS.

FRÉRON.

Je crois, Salicetti, qu'il faut faire conduire ces prisonniers dans un fort et faire déposer ici les armes, les drapeaux qu'on leur a enlevés.

SALICETTI.

Je vais donner des ordres pour cela. (*Il s'avance vers le général Dugonier et lui parle un moment. A l'instant, le général ordonne un mouvement, l'escorte des prisonniers défile avec eux ; on dépose les armes, les drapeaux dans un coin du théâtre, on joue l'air de la Carmagnole.*)

GODEFROY.

Air : De la Carmagnole.

Des scélérats la trahison (*bis*).
Aux rois avoit livré Toulon ; (*bis*).
Pour punir leur forfait,
Nos armes leur ont fait
Danser la Carmagnole :
Vive le son, vive le son, (*bis*).
Danser la Carmagnole :
Vive le son, du canon.

Les lâches fuyant sur les eaux, (*bis*).
Se cachent au fond des vaisseaux ; (*bis*).
Mais pendant qu'ils y vont,
Nos canonniers leur font
Danser la Carmagnole, etc.

Au Nord battu comme au Midi, (*bis*).
L'Anglois doit être refroidi ; (*bis*).
Il sait à ses dépens,
Comme on fait aux tyrans,
Danser la Carmagnole, etc.

A la fin de cette chanson, dont les soldats ont chanté en chœur le refrein, les prisonniers achevent de sortir.

Fréron dit à Salicetti (*montrant le drapeau blanc*), arrachons ce signe odieux de la révolte, que les couleurs de la liberté le remplacent.

SALICETTI.

N'arborons pas le drapeau national dans cette ville infame, il ne doit être planté que sur ses ruines, que sur ses murs renversés par la vengeance nationale, qu'il nous suffise de faire fouler aux pieds des hommes libres, le signe de ralliement des esclaves.

(*Vincent va arracher le drapeau, il l'apporte et on le foule aux pieds.*)

Il chante.

Air : *Allons, allons aux bois.*

Foulons, de nos bourreaux,
Aux pieds les infames drapeaux.

CHŒUR.

Foulons, etc.

VINCENT.

Du haut de leurs vaisseaux,
Que n'en voyent-ils les lambeaux!

Puissent-ils, sur les eaux,
En fuyant, trouver leurs tombeaux!

CHŒUR.

Du haut, etc.

SCENE XVIII.

LES MÊMES, ROBESPIERRE, LE GÉNÉRAL LABORDE, VINCENT, DUPUY, LES AIDES-DE-CAMP.

ROBESPIERRE.

Camarades, nous avons un chemin sûr pour aller à l'ennemi; la ville n'offre qu'une vaste solitude et des ruines fumantes, tout a fui vers le port. Quelques forçats, dignes habitans de l'infame cité, traînent, dans ses rues désertes, leurs chaînes à demi brisées.

FRÉRON.

Marchons au port, amis, allons encore exterminer quelques esclaves, et sauver, s'il est possible, ceux de nos frères qu'on emmène en ôtages.

ROBESPIERRE.

Salicetti, mon ami, reste en ces lieux avec un

détachement, il faut garder le poste, visiter la maison-commune, les prisons. Tu as affronté assez de dangers, laisse-nous seuls braver celui ci. (*Tous sortent, excepté un détachement; Salicetti, Godefroy, deux aides-de-camp et les chefs du détachement; on entend gronder le canon.*)

SCENE XIX.

SALICETTI, GODEFROY, AIDES-DE CAMP, OFFICIERS, (*soldats du détachement*), PERCEVAL, UN DE OFFICIERS.

SALICETTI.

Ce sont donc là les prisons?

GODEFROY.

Oui, citoyens, c'est là que Beauvais, votre collègue.....

Air : *Veillons au salut de l'Empire.*

Ici la rage tyranique,
Beauvais, t'abreuva de douleurs;
Tu mourus pour la république,
Mais ses soldats sont tes vengeurs;
Jurons tous,
Jurons tous,
De punir les auteurs du crime;

Jurons, jurons;
Son ombre entendra nos sermens,
De lui dévouer pour victimes
Jusqu'au dernier de nos tyrans.

SALICETTI.

Pénétrons dans cette sombre demeure, peut-être quelques victimes y gémissent encore.

GODEFROY, *et un chœur.*

Air : *Je suis heureux en tout, mademoiselle.*

Pénétrons tous dans ce lieu détestable,
Maison effroyable,
Séjour abominable,
Fait pour les pervers;
Il est venu le jour de la vengeance:
Soutiens de la France,
Délivrons l'innocence
Et brisons ses fers.

CHŒUR.

Brisons portes et verrous;
Amis redoublons nos coups :
Pour frapper, accordons-nous,
Réunissons nos efforts,
Que tout cède à nos transports.

La porte vole en éclats; Salicetti et la majeure partie du détachement entrent dans la prison; il reste deux factionnaires et une escouade. Au

moment où ils sont entrés, une mine éclate, et fait sauter les maisons qui cachoient le fond du théâtre. On voit sur la toile du fond, la rade où les vaisseaux ennemis passent, sur le côté, un rocher où est une batterie qui tire sur eux; on entend la mousqueterie, le bruit redouble, celui de la mousqueterie diminue ensuite peu-à-peu. Les tambours qui avoient battu la charge, battent une marche dans le lointain; le canon tire toujours; la marche s'entend de plus près; pendant ce tems, on sort des prisonniers. Perceval paroît un des premiers, tenant dans ses bras son épouse qui exprime, ainsi que lui, sa joie par des gestes et par des caresses; immédiatement après lui, paroît Beauvais sortant de prison, soutenu par Salicetti et Godefroy, ses mains sont chargées de chaînes qu'on s'empresse de détacher.

SALICETTI.

Martyr honorable de la liberté ! cher Beauvais, avec quels transports je te revois; je te retrouve vivant au moment même où ces braves patriotes et moi, donnions des larmes à ta mémoire et jurions de venger ta mort.

BEAUVAIS.

Depuis long-tems je gémis, je pleure dans mon

sombre cachot, les maux de la patrie, plus que mes propres malheurs. L'état du jour fatigue mes yeux, mais le triomphe de la république réjouit mon cœur. Quelle joie pour moi, je revois mes collègues, mes camarades, mes frères d'armes et je les revois victorieux; si je meurs, mes derniers regards verront, du moins, la défaite des despotes et la gloire des républicains.

SALICETTI.

Le ciel ne t'a pas rendu à tes amis, à tes frères, pour leur faire éprouver encore la douleur de te perdre, il te conservera à notre affection, à notre estime, tu te ranimeras aux chants de la victoire. Déjà on les entend retentir.

GODEFROY.

Air : *Dans le cœur d'une cruelle.*

Notre âme encore consternée
Et déplorant tes malheurs,
A ta triste destinée
Venoit de donner des pleurs;
Mais ta présence
Console tous les François,
Ils vont chanter leurs succès;
Leur victoire et ta délivrance.

CHŒUR.

Chantons, chantons nos succès,
La victoire et sa délivrance.

Pendant que Godefroy chante ce couplet, on entend battre d'abord au loin une marche triomphale sur la même mesure. Les tambours entrent sur le théâtre à la fin et battent piano en commençant, puis, plus fort avec le chœur qui répète le refrein. La colonne victorieuse se range sur le théâtre, ayant à sa tête les généraux Laborde et Dugonier, et derrière eux, une troupe de patriotes délivrés; hommes, femmes et enfans, parmi lesquels sont la citoyenne Vincent, ses enfans, son mari et Dupuy; au centre de la colonne, sont les prisonniers aristocrates arrêtés lorsqu'ils alloient s'embarquer.

Robespierre et Fréron sont à la queue de la colonne, avec des aides de-camp et officiers.

SCENE XX *et dernière.*

SALICETTI, BEAUVAIS, GODEFROY, PERCEVAL, LA C. PERCEVAL, VINCENT, LA C. VINCENT, (*leurs enfans*), ROBESPIERRE, FRÉRON, LABORDE, DUGONIER, (*aides-de-camp, troupes de patriotes délivrés, de prisonniers aristocrates.*)

ROBESPIERRE (*appercevant Beauvais*).

Est-ce toi que nous revoyons, mon cher Beauvais?

FRÉRON.

Quel miracle a conservé tes jours?

BEAUVAIS.

La rapidité de votre victoire a forcé les ennemis de laisser leur crime imparfait.

FRÉRON.

Ce jour est celui du triomphe de la liberté et de ses martyrs.

ROBESPIERRE.

Oui, camarades, frères et amis, tous nos ennemis sont en fuite. La gloire des enfans de la liberté est complette comme la honte des tyrans. Le canon de nos batteries foudroye encore les vaisseaux qui les emportent, il semble que la nature, d'intelligence avec les François, et souriant à leur victoire, veuille leur aider à débarrasser la terre des monstres qui en oppriment les habitans, l'ennemi veut fuir et le vent les repousse : on diroit que la mer n'ouvre qu'à regret un chemin aux suppôts de la tyrannie fuyant le fer exterminateur des enfans de la liberté.

SALICETTI.

Quelle est cette troupe qui reste à l'extrémité de la place?

ROBESPIERRE.

C'est le reste impur de la horde des traîtres qui fuit avec les satellites de Pitt, des monstres qui ont livré Toulon. Ce sont des victimes que la loi immolera aux manes des François morts aujourd'hui pour la liberté.

FRÉRON.

Camarades, vous avez bien mérité de la patrie! vous avez vaincu. La Convention, la République, vont apprendre quel exemple cette brave armée a donné à toutes les autres. Cette heureuse nouvelle sémera l'épouvante sur nos ennemis, la confiance et la victoire sur nos bataillons.

ROBESPIERRE.

N'en doutons pas, camarades, bientôt le Nord verra comme le Midi, les cohortes des rois ligués reporter dans leur patrie, la honte de leurs inutiles efforts. Bientôt..... Déjà peut-être, Valenciennes, Condé, purifiés de l'air impur du despotisme, offrent à l'Europe étonnée, des monumens nouveaux du triomphe des hommes libres et de la défaite des esclaves.

FRÉRON.

Que les traîtres aillent attendre leur récompense

dans les cachots où ils avoient plongé les patriotes; quand leur présence ne blessera plus nos regards, nous ferons retentir ces lieux des chants de la liberté et de la victoire. Vive la République !

(*On emmène les prisonniers.*)

Hymne civique, air noté de NOVOÏGIL.

Des Anglois la troupe orgueilleuse
A succombé sous vos efforts;
Enfin votre main courageuse
Les a repoussés de ces bords :
François ! suivez votre carrière,
Et bientôt, sous vos coups sanglans,
On verra mordre la poussière
Au dernier soldat des tyrans.
Volez à des périls nouveaux :
Attaquez,
Combattez,
Triomphez;
La victoire
Et la gloire
Suivront à jamais vos drapeaux.

Ces étrangers, dont la furie
Vouloit dévaster vos foyers,
Ne remportent dans leur patrie
Que Cyprès au lieu de lauriers:
Par-tout vous avez l'avantage;
Le Nord, le Midi les voit fuir;
L'art de vaincre est votre partage,
Les Rois n'ont que l'art de trahir.
Volez, etc.

Dans leur chimérique espérance
Ils croyoient, ces tyrans unis,
Du poids de leur colosse immense,
Ecraser les François trahis :
Mais leur monstrueuse alliance,
Dont bientôt ils auront le prix,
Loin d'effrayer par sa puissance,
Effrayera par ses débris.
Volez, etc.

Toi, dont le bras puissant nous guide,
Entends nos vœux, ô Liberté !
Soutiens notre course rapide;
Et que ton arbre respecté,
Poussant ses profondes racines
Chez les despotes terrassés,
Ombrage les vastes ruines
De tous leurs trônes renversés.
Volez, etc.

FIN.